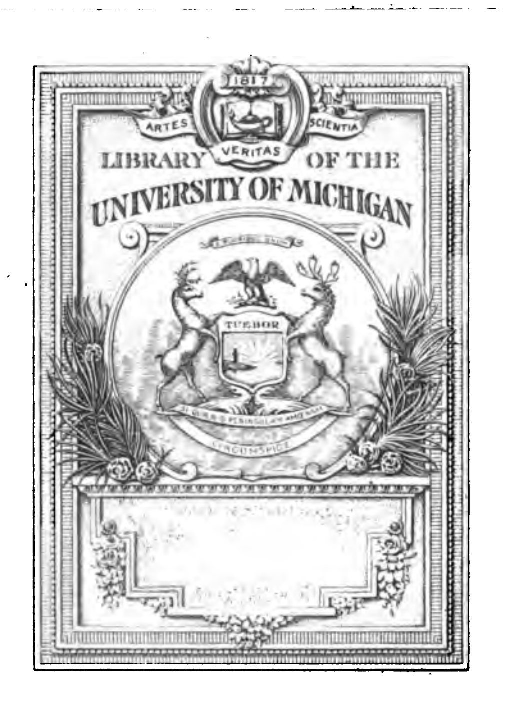
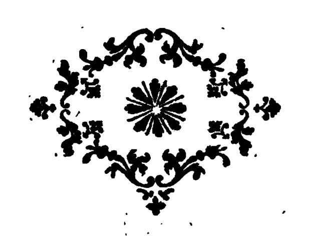

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



rcq, Philippe Auguste de
Sainte-Foix, chevalier d

LETTRES
D'OSMAN.

SECONDE PARTIE.



A CONSTANTINOPLE.

M. DCC. LIII.

LETTRES D'OSMAN.

SECONDE PARTIE.

LETTRE XXVIII.

OSMAN A ZAMAR.

A Constantinople.

JE voudrois pouvoir me justifier les écarts de l'imagination françoise ; mais ils sont quelquefois si déraisonnables, ils décélent tant de foiblesse, que, sûrement, notre *S.* prophéte n'a

pas voulu peupler ſon paradis de pareilles ames, dans la crainte que leur légereté n'y introduisît, peut-être, le dégoût de la béatitude même.

Leſprit de cette nation n'a, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, aucune conſiſtence ; quand il s'allume, il reſſemble à l'eſprit de vin, qui prend feu, & ne laiſſe ni cendre ni chaleur. Toutes ſes paſſions ſont impétueuſes & paſſageres : la vanité les exerce, & l'inconſéquence les varie : jamais la modération ne les ſoumet. Ce peuple ne connoît d'autres meſures que l'excès : il s'en-

yvre d'un ſuccès médiocre, & ſe laiſſe abbattre par le moindre revers. L'ambition regle ſes projets politiques, l'activité les exécute ; mais ſi la fortune les renverſe, ne crois pas que la prudence ſoit aux priſes avec elle, & puiſſe les relever ; ſes reſſources ſont ignorées.

Les François remportent-ils quelques avantages à la guerre, le royaume eſt auſſi-tôt inondé de lettres & de gazettes, qui exagerent leurs triomphes, & qui annoncent que l'ennemi n'oſera plus ſe montrer.

Si, au contraire, ils reçoivent quelque échec, événement

plus rare, grace à leur valeur naturelle, la terreur s'en empare; ils perdent en un jour cinquante lieues de pays, comme si une armée vaincue, aujourd'hui, ne pouvoit pas être victorieuse demain, en se corrigeant des fautes de la veille. Je ne sçais point d'exemple dans leur histoire, qu'une armée françoise, après avoir été battue, se soit rassemblée seulement, dans la même campagne. Elle croit faire beaucoup de couvrir les places fortes, encore les abandonne-t-elle, souvent, à l'approche des vainqueurs. Une seule bataille

perdue, manqua d'entraîner la perte du royaume, sous le dernier regne, sans l'heureuse témérité d'un Officier général, qui engagea une affaire où le destin de l'Etat fut décidé différemment, malgré le Commandant de l'armée. Déja les ennemis qui avoient tracé leur marche sur Paris, venoient aux portes de cette capitale, sans obstacle; quoique la bataille, origine de leur audace, se fût donnée à plus de soixante lieues de cette ville, & qu'il fallût s'emparer, avant d'y arriver, de quantité de places fortes, dont la moindre, un

peu défendue, les auroit arrêté une campagne. L'orgueil ou le découragement agit si bien, dans toutes les occasions sur le particulier, comme sur le géneral; qu'un poëte encore bouffi du succès de sa premiére piéce, me disoit il y a quelques mois : Monsieur, je n'ai que vingt-cinq ans, mon premier ouvrage est au niveau des meilleurs de Corneille, & si je n'étois pas certain de surpasser ce grand homme, que je commence par égaler, je renoncerois à la poësie, & à mon existence. Le lendemain on joua sa seconde piéce, qui

tomba d'une voix unanime : il en pensa mourir de douleur, & n'a rien fait depuis pour le théâtre. Cependant il a du talent ; plus de modestie, de travail, & de courage, l'auroient perfectionné ; mais je te le répéte, le François plane, ou rampe ; je m'en afflige ; car je sens pour lui cet attrait, cette espéce d'indulgence, qu'on a pour les jolis enfans.

De Paris le 4 de Giommada I. 1747.



LETTRE XXIX.

OSMAN AU MESME.

A Constantinople.

JE crois qu'on peut distinguer, parmi les François ceux qui ont de l'esprit, les beaux esprits, & les gens d'esprit. Ces distinctions, qui leur échappent souvent, m'ont paru sensibles dans leur société.

L'homme qui n'a que de l'esprit, n'a presque jamais le sien: son orgueil veut choisir un autre genre, & souvent choisit mal. Le ton qu'il emprunte,

ou ne lui va point, ou s'épuiſe. Il reſſemble à une femme, qui née jolie, minaude ſans ceſſe pour paroître belle, & paroît à peine gentille.

Le bel eſprit fait un mélange du ſien, & de celui des autres, qui lui coûte beaucoup de travail, qui lui procure peu de plaiſirs, qui l'expoſe à bien des revers; mais qui lui acquiert une ſorte de réputation. Il étonne les ſots, il en impoſe à la multitude, il fatigue les perſonnes de bon ſens: il croit ne rien dire de médiocre, quand il dit des riens avec emphaſe, & n'approuve guè-

res ce qu'il entend dire, pour laiſſer préſumer qu'il auroit mieux dit. Il cite ſouvent, & ſe plaint de ſa mémoire; il décide toujours, ſans ſe défier de ſon goût : celui-ci le conſulte, celui-là le craint, tous le careſſent, il eſt du bon air d'en être connu.

L'homme d'eſprit conſerve toujours le ſien, ſçait tirer parti de celui des autres, n'éblouit jamais, perſuade toujours, n'a point l'air apprêté, marche d'un pas égal & sûr, il éclaire ceux qui le ſuivent.

Il eſt aiſé d'avoir de l'eſprit, il eſt ridicule d'être bel eſprit,

il faut être né homme d'esprit.

Le talent de la saillie, la gaieté du propos, le goût apparent du plaisir, sont ce que l'homme, qui a de l'esprit, affecte dans la société, & ce que la société en exige.

Les François portent si loin leur goût, pour ces frivoles agrémens, qu'ils s'assujettissent tous au soin d'en faire les frais : tant pis, pour ceux que leur tempérammment, ou leurs réflexions n'y destinent pas : il faut qu'ils sortent de leur caractère, ou qu'ils permettent qu'on les trouve ennuyeux.

Celui qui parvient ici, à se faire la réputation d'homme d'esprit, s'il se répand dans le monde, est obligé de surprendre dans la conversation par des idées extraordinaires & brillantes; on s'y attend; il la perd, s'il ne se fait pas admirer. Il y a quelque tems qu'on annonça dans une maison où j'étois, un homme également respectable par ses vertus & par son génie. Avant qu'il arrivât, la conversation étoit bruyante, tout le monde avoit de l'esprit, ou du moins croyoit en avoir; dès qu'il fut entré, tout le monde se tut.

Ce ſilence me parut, dans quelques-uns, l'effet d'un orgueil, qui craint de ſe commettre; dans quelques autres, celui de l'admiration de préjugé; mais dans aucuns, celui de ſon mérite réel.

Cet homme ſenſé, s'apperçut aiſément, qu'il en impoſoit. Il ſe mit d'abord au ton du moment. On lui fit pluſieurs queſtions, il y répondit avec juſteſſe; mais avec ſimplicité. Ses idées étoient fortes & raiſonnables, ſes expreſſions nobles, claires, & préciſes.

Il ſortit, après avoir fait une

visite assez courte. Dès qu'il fut parti, on s'empressa de le juger, & la pluralité des voix le décida un homme fort ordinaire, & même mediocre : le préjugé ne combattit plus que foiblement en sa faveur. On alla, jusqu'à lui supposer des ressources cachées, pour les ouvrages connus sous son nom. Quelques femmes assurerent, même, qu'elles en avoient des preuves.

Mais l'avez-vous trouvé si admirable, se disoient-elles ? Pour moi, s'écrioit l'une, j'ai entendu tout ce qu'il a dit.

Il ne faut pas un grand génie, pour s'exprimer si simplement.

En vérité, répondoit une autre, j'en aurois dit tout autant, & tout aussi bien...Beaucoup mieux, Madame, ajoûta un fat, qui se sourioit devant un miroir.:... Cet homme a peut-être de l'esprit...C'est ce que j'ignore... (Il ne croyoit pas dire si vrai) mais ce n'est pas celui que j'envierois. Vos gestes & vos yeux lui ont dit mille choses fines, qu'il n'a seulement pas entendues..... Comment, pas un bon mot, pas une saillie, pas une épi-

gramme ! pour moi, je le trouve d'une peſanteur inconcevable.

On prétend qu'il ſçait beaucoup, reprit une de ces femmes, je lui crois du bon ſens ; mais il eſt ennuyeux à périr. Qu'en penſez-vous, Monſieur, dit-elle, en m'adreſſant la parole ? Je penſe, lui répondis-je, que cet homme n'a que l'eſprit des choſes, & n'a pas celui des mines.

De Paris le 19 de Giommada I. 1747.



LETTRE

LETTRE XXX.

OSMAN AU MESME.

A Constantinople.

JE t'envoye un livre, qui paroît ici, depuis quelque tems. C'est l'ouvrage des ouvrages. Chacun de ses chapitres renferme la matiere d'un volume plus considérable, que celui qui les rassemble. Que de lumieres, de justesse, de raisonnement, de précision, de patience & de probité n'a-t-il pas fallu à son auteur ! ce grand homme, l'honneur de son siécle & de sa patrie, seroit

digne d'en être le flambeau.

Son ouvrage n'a d'autre défaut, que celui d'être composé dans un Etat monarchique. On sent que la contrainte l'assujettit à ne faire que proposer emblêmatiquement, sans oser résoudre. Dans un Etat républicain, ce législateur eût parlé nettement, comme il pense, & il eût bien parlé.

Il est ici nombre de gens, qui ont la témérité de le censurer; un de leurs griefs est qu'ils le trouvent obscur: deux causes les empêchent de le comprendre: l'une, que la

plûpart de ces critiques n'ont point en eux-mêmes, les principes, desquels les loix dérivent nécessairement, & par conséquent n'en saisissent point l'esprit : l'autre est la maniere de lire. Est-ce en parcourant un ouvrage de cette nature, qu'on le décide ? l'Auteur se tient, quelquefois, sous le rideau; mais il se laisse appercevoir, dans le moment même qu'il se cache. Un long examen ennuie ceux, qui ne sont capables d'une attention suivie, que pour un Roman.

Cet homme est, à mon gré, un génie échappé du siecle

précédent. Si j'étois roi, je m'écrierois, comme fit autrefois le Czar Pierre, en embrassant le tombeau du Cardinal de Richelieu: O grand homme, je te donnerai la moitié de mes Etats, pour apprendre de toi, à regner sur l'autre.

De Paris le 3 de Giommada II. 1747.



LETTRE XXXI.

ZAMAR A OSMAN.

A Paris.

LEs loix, & les préjugés d'un Etat forment-ils les vertus de ses citoyens, ou l'histoire exagere-t-elle les éloges de quelques-uns, qu'elle nous a transmis? Je te fais cette question, parce que je viens de lire Tacite & Tite-Live. Je ne puis voir, sans étonnement, la foule de héros, que produisit l'orgueil d'être né à Rome: & cette même

ville, autrefois, la maîtresse du monde, ne renfermer à présent dans ses murs, que des sujets désarmés & tranquilles.

Que diroient ces demi-Dieux de l'antiquité, *s'ils* sçavoient, qu'une multitude de leurs descendans rampe à nos pieds, sous le poids de nos fers?

La race des Fabius, des Paul-Emiles, des Scipions, des Césars, arrose peut-être nos fleurs, ou garde nos femmes.

Il faut donc, que le cœur humain plie ses sentimens, aux principes de l'éducation, de

maniere, qu'il semble n'en avoir point reçû de la nature, ou que la nature elle-même dégénere, ou que les historiens en imposent.

Xerxès, Pirrhus, Annibal, Mithridate, & tant d'autres, s'ils revenoient au jour, ne reconnoîtroient guères leurs vainqueurs.

Le même terroir, le même soleil, le même arbre, ne produisent pas toujours les mêmes fruits, si ce n'est plus la même main qui les cultive. Le gouvernement fait sur les peuples, ce que le jardinier fait sur les plantes. On n'en-

tend plus parler de héros, aussi communément, qu'autrefois. L'admiration étoit-elle plus sotte, ou les grands hommes étoient-ils moins rares? Je suis tenté de croire, que ce qu'on nous en raconte, est un moyen ingénieux, d'éveiller notre émulation, par des modéles brillans. Je suis persuadé, par exemple, que chaque guerrier François choisit Alexandre, pour le sien; car j'ai oui dire qu'ils étoient braves, fastueux, & vains comme lui.

N'apprends point au milieu de cette Nation, à trahir l'objet

jet de ton amour, à prodiguer ton amitié, à vanter ton mérite, & à déraisonner spirituellement, comme elle. Adieu, mon cher Osman.

De Constantinople le 17 de Rebiah II. 1747.



LETTRE XXXII.

OSMAN A ZAMAR,

A Constantinople.

IL est des noms que l'ignorance consacre, & que l'usage fait respecter. Annibal est regardé comme un grand homme, sans doute ; mais le préjugé ne lui accorde-t-il pas plus qu'il ne mérite essentiellement ?

Quelles sont les qualités qui caractérisent un grand Général ? La valeur, la sagesse, la conduite, la discipli-

ne de ſes troupes, la pénétration, la hardieſſe, l'activité, la patience, la ſobriété, enfin la juſteſſe de ſes projets de guerre & de campagne.

On ne peut lui refuſer le courage, la tempérance, la fineſſe, l'intelligence & la promptitude; mais on ne peut guères lui accorder le reſte. Au lieu de la hardieſſe, il n'eut que de la témérité. Il avoit ſi peu de conduite, que les ſiens mêmes, lui reprochoient de n'avoir jamais ſçû profiter de ſes victoires. Son génie ne ſe développoit que dans l'adverſité. Il ne ſentit jamais de

quelle conséquence il eſt, de tenir toujours ſes troupes en haleine, par la diſcipline la plus exacte, même dans le ſein du repos. Il ſçavoit ſe ſervir de ſes ſoldats, mais il ignoroit l'art de les maintenir en état d'exécuter ſes entrepriſes, encore plus celui de les former. Il concevoit des projets ſi vaſtes, que l'exécution en devenoit chimérique. Celui d'attaquer les Romains en Italie étoit beau & raiſonnable; la maniere de les remplir fut d'un fou du premier ordre.

Il falloit que les Carthaginois, peuple d'ailleurs éclairé

& ſage, ſur toute autre choſe que la guerre, fuſſent devenus aveugles pour conſentir à ce deſſein.

Avoir traverſé des païs immenſes, coupés, difficiles, habités par des nations belliqueuſes, où chaque pas coûtoit une victoire; c'étoit encore n'avoir rien fait. Il reſtoit à paſſer avec une armée, des montagnes d'une hauteur prodigieuſe, ſemées de précipices, où les voyageurs d'Italie, qui en connoiſſoient le mieux les détours, ne s'engageoient pas ſans frémir, où les Troupes Romaines n'oſe-

rent avancer, pour en défendre le paſſage. Rien n'arrête Annibal. Il eſt vrai qu'il n'étoit plus tems de reculer ; mais la prudence lui défendoit de s'y expoſer.

Il franchit les Alpes, diſent les Hiſtoriens, malgré des obſtacles inſurmontables. Compteroient-ils dans le nombre de ces obſtacles le défaut de ſubſiſtances ? Ils ne nous apprennent point quelles précautions prit Annibal, pour n'en pas manquer. Leur ſilence à cet égard, ne l'accuſe, ni ne le juſtifie ; mais il rend ce paſſage une véritable avanture

de Roman, où les Héros semblent ne point éprouver les besoins de l'humanité.

Pouvoit-il avoir des magasins établis d'avance dans ces montagnes? Les habitans qui le harceloient sans cesse, n'étoient pas disposés à lui en fournir. Il n'en avoit point avec lui, puisque toutes les bêtes de somme périrent avec le bagage de l'armée. Où trouva-t-il donc des vivres pour ses troupes, & des fourages pour sa cavalerie? S'il en attendoit du hazard, étoit-il bien sensé de faire un tel projet, & bien sensé de l'approu-

ver, tandis que la route de la mer, ſi connue aux Carthaginois, leur étoit ouverte? Ils ne ſongerent ſeulement pas à s'en ſervir, pour faire une diverſion, qui pût favoriſer Annibal.

Rien de plus étourdi que ce Général dans ces montagnes. Je ne retrouve le grand homme, que dans les plaines d'Italie; encore n'y eſt-il pas à l'abri du reproche. Il gagne deux batailles ſur des gens, qui font des fautes d'écoliers, & ne doit le gain de la troiſieme, qu'à une imprudence qui pouvoit lui coûter ſa gloire

& la vie. En effet, sa marche dans les marais de Clusium, où dix mille hommes suffisoient pour le détruire, quelque belle qu'elle soit, étoit le comble de la folie. S'il eût échoué, son nom étoit abandonné à l'oubli. Il réussit, & commence alors, à s'attirer de la considération.

Cet ennemi redoutable vient vaincre à Cannes : mais au lieu d'aller triompher à Rome, il va s'éclipser à Capoue.

Qu'est-il vis-à-vis des Fabius & des Scipions ? Un homme heureux & médiocre, qui,

ſans la diſcipline que ſon pere avoit établie dans ſes troupes, & qu'il ne ſçut pas entretenir, n'auroit eu ſur les Romains aucun aſcendant.

Amilcar Barcas fut un bien plus grand Général, mérita une bien plus grande réputation, & ne l'obtint pas. Mais dans ces tems-là, comme aujourd'hui, les ſottiſes d'éclat, qui réuſſiſſoient, illuſtroient davantage que les plus belles actions conçûes par la prudence, dirigées par la ſageſſe, mais trahies par la fortune.

De Paris le 21 de Giommada II. 1747.

LETTRE XXXIII.

OSMAN AU MESME.

A Conſtantinople.

JUſqu'à preſent, mon cher Zamar, nous n'avons eû que des idées vulgaires ſur la vertu, le mérite & la beauté. Nous les cherchons ſottement dans les objets; nous en faiſons l'analyſe & l'examen, avant d'en former un jugement aſſuré. Nous exigeons certains principes, certaines combinaiſons, certains rapports, certaines proportions,

certains effets, dont nous sommes assez généralement convenus, pour déterminer le bon & le beau. Les François sont plus ingénieux, plus accomodants, & sçavent tirer meilleur parti de la nature & de l'art. Ils se font grace mutuellement sur les perfections de l'ame & du corps, ils s'en tiennent à l'apparence; & pourvû qu'ils fassent illusion, leur amour propre est content.

Leurs loix sont assez pures & assez sévéres; mais elles ne soumettent que leur extérieur. Leurs raisonnemens ont assés de justesse & d'é-

tendue ; mais leur raïſon eſt impuiſſante contre leurs penchans. Si l'on approfondit leur conduite, rien ne contraſte davantage avec leur morale. Si l'on s'en rapporte à la ſuperficie, rien n'eſt mieux concilié. La ſoupleſſe eſt en eux un caractere naturel ; j'entends cette eſpéce d'adreſſe, qui diſſimule les défauts, & qui exagere les bonnes qualités. Tous les hommes s'annoncent ſous les dehors les plus eſtimables ; tous prétendent qu'on leur croye de la probité, de l'eſprit, des connoiſſances & du jugement. Toutes les femmes

ſont jalouſes de leurs charmes, & de leur réputation. Heureuſement, qu'ils naiſſent avec plus de foibleſſe que de vices; car excepté le cœur qu'ils ont communément bien fait, le reſte de leurs prétentions eſt aſſez chimérique. Ils ſont plus brillants que ſolides, plus ſuperficiels que profonds, plus vains que fiers, plus voluptueux que délicats, plus foibles que ſenſibles, enfin plus occupés du déſir de plaire, que des moyens d'attacher; & moins touchés de la vraie gloire, que de ſon éclat.

Leur inconſéquence m'a-

muſe beaucoup. Par exemple, ils attachent une partie de leur honneur, à la fidélité de leurs femmes; c'eſt preſque le ſeul devoir, & la ſeule vertu qu'ils en exigent; cependant ils ſe conſolent d'être trahis tant que le public l'ignore. La foi conjugale n'impoſe en effet d'autre contrainte, que celle des bienſéances; & la jalouſie n'éclaire un mari, que lorſque le cri public le réveille. Alors il eſt couvert d'un ridicule, qui le dégrade davantage, qu'un vice qui lui ſeroit perſonnel. Ce ridicule qu'ils redoutent; tu n'imaginerois pas, qu'ils

cherchent tous à ſe le communiquer, & ne prennent aucune précaution, pour s'en défendre.

Il eſt d'uſage, qu'une femme ſoit chez elle tête à tête avec un homme aimable, qu'elle reçoit ſans en rougir. On le ſçait, on ſe doute même, qu'il lui a tenu des propos galants; après avoir effleuré l'éloge de ſa parure, conté l'hiſtoire du jour, & hazardé quelques Epigrammes. C'eſt le ton des François.

La cenſure du grand monde, ni la délicateſſe de l'époux n'y trouvent rien à dire; mais cette même femme & ce

même

même homme, qui ont pû mettre à profit l'inſtant qu'ils ont été ſans témoin, n'oſeroient paroître enſemble aux promenades, aux ſpectacles, ni même en caroſſe, ſans admettre en tiers une autre femme. Sitôt que la décence eſt ſatisfaite, on n'interroge pas la vertu; & ce n'eſt pas aux yeux d'une foule de ſpectateurs, que la vertu défendroit le tête à tête. Ces eſpeces de dehors farouches ne ſont preſcrits qu'à la ville. La campagne authoriſe bien plus de liberté. Il ſemble qu'on laiſſe à la barriere, les ſoupçons & les ſcrupules.

Chacun fait ce qu'il veut sans conséquence. On se rassemble, on se sépare, on s'assortit, sans qu'on examine, si une femme a disparu seule, ni avec qui elle s'est écartée. Elle ne consulte pour sa parure, que ce qui lui devient plus commode, ou plus avantageux. La chaleur de la saison sert de prétexte au choix du négligé. La modestie ne conserve guères l'intendance de la toilette ; & l'art chifonne toujours le voile qu'elle place.

Les plaisirs champêtres prennent sans indécence un coloris plus vif. Les conversations y sont plus libres & plus en-

jouées, cela s'appelle être plus naturel, plus à soi-même. On croit se connoître davantage & l'on suppose la confiance établie. Les uns sont dans leur chambre, les autres lisent, se promenent, jouent, arrivent, s'en vont, reviennent sans contrainte.

Je sors d'une maison de campagne où j'ai vû tout cela. Je crois que tu t'en serois amusé comme moi. Lorsque la premiere surprise est dissipée, le tableau devient riant. J'imagine que toute la France y a passé en revûe. Jamais les maîtres de la maison ne parois-

ſoient entrer dans les détails de la réception de quinze perſonnes, qui arrivoient à table ſans être attendues, & tu ne te ſerois pas douté, qu'on ne les attendît pas.

De Paris le 2 de Regeb 1747.



LETTRE XXXIV.

OSMAN AU MESME.

A Conſtantinople.

J'Etois l'autre jour chez une femme, dont la conduite réguliere fait-à-peu près tout le mérite. Cet avantage lui paroît ſi ſupérieur, qu'en conſéquence, elle s'attribue le droit de cenſurer les mœurs de tout le monde. Les plus légeres foibleſſes n'obtiennent d'elle aucune indulgence ; ſes dehors ſévéres forment le tarif, ſur lequel ſa malignité juge les au-

tres. Fiere de sa chasteté farouche, elle n'examine pas si sa figure la défénd, ou l'expose. Il est vraisemblable que le péril fuit à son aspect, sans lui laisser le tems & l'honneur du combat; c'est peut-être ce qui lui fait croire, que le danger fréquent est toujours certain.

Une femme de sa connoissance lui envoya offrir une place dans sa loge, qu'elle refusa froidement. Je suis surprise, nous dit-elle ensuite, que Madame de St *** ne s'apperçoive pas de l'affectation, avec laquelle j'échappe aux arrangemens qu'elle me propose.

Eh ! pourquoi donc lui tenez-vous rigueur, Madame ? répondit un homme qui les connoiſſoit l'une & l'autre, elle eſt tout-à-fait aimable. Au langage qu'elle tient ſur votre compte, & aux careſſes que vous lui faiſiez cet Eté, je la croyois de vos amies. Fi-donc ! Monſieur, reprit-elle en l'interrompant ; c'eſt une femme couverte de ridicules, & quelqu'un qui penſe comme moi, ne doit point la voir en public. Nous nous voyons à la campagne, je n'en veux pas davantage.

Permettez-vous, Madame,

lui dis-je, d'un ton naïf, qu'un étranger, qui connoit peu vos ufages, & les fineffes de votre langue, vous demande, fi ce que vous appellez un ridicule, eft un mal contagieux, ou un vice flétriffant?

Monfieur, reprit-elle en fouriant avec dédain, fi vous aviez vû la femme que j'évite, le premier coup d'œil vous auroit mieux inftruit que la plus ample differtation. Cette femme raffurée par un minois de fantaifie, duquel, felon moi, la gentilleffe eft fort équivoque, invente ou faifit les modes les plus outrées, annonce toutes

les

les ſortes de prétentions, & ſe préſente avec la confiance la plus exigeante. Quelques perſonnes indulgentes ou diſcrettes aſſurent qu'elle eſt ſage; mais ſes propos, ſon maintien, & ſa parure, où la coquetterie pétille, juſtifient des conjectures moins favorables. J'ai voulu la ſoumettre à mes conſeils, j'en aurois peut-être fait un bon ſujet; car au fond ſon humeur eſt égale & docile; mais une foule de petits maîtres & de petites maîtreſſes s'en emparent, & lui tournent la tête. Les femmes raiſonnables qui ſe reſpectent, l'a-

bandonnent enfin au torrent qui l'entraîne.

Comment, m'écriai-je, si elle a réellement de la vertu, le cœur bon & le caractère doux ; quel inconvenient, Madame, trouvez-vous à la voir ? J'avois d'abord conçu une idée plus sombre des ridicules. Je m'apperçois que l'exemple les produit & les caresse ; qu'ils ne tiennent qu'à l'extérieur, & que dans l'âge où l'on réfléchit, des modéles mieux choisis parviendroient à les corriger.

Quoi, Monsieur, ajoûta-t-elle, me conseilleriez-vous

de m'aſſocier à de pareils travers ? On me jugeroit dans le monde, ſur le ton qu'elle y prend, & je me perdrois.

En admettant le même principe, répliquai-je, je pourrois auſſi, Madame, en conclure, qu'on la jugeroit ſur le vôtre ; qu'alors la haute réputation que vous avez conſervée, mettroit la femme à couvert. Après tout, les ridicules me ſemblent moins dangereux dans le commerce, que l'hypocriſie, l'humeur & la cauſticité.

En finiſſant cette obſervation, qui ne la flattoit guè-

res, je pris congé d'elle.

A Paris, le 25 de Regib. 1747.

LETTRE XXXV.

OSMAN AU MESME.

A Constantinople.

LE jour d'après ma conversation avec cette prude, dont je te parlois dans ma derniere lettre, j'allai dans une maison, où précisément on annonça la femme, que j'avois défendu la veille. Bon, dis-je à moi-même, je vais

voir les ridicules en action, comme je vis hier la pruderie & la médisance ; mais je ne la trouvai coupable, que d'une très-jolie figure, d'une grande vivacité & d'un profond usage de ce qu'on appelle ici les bons airs.

Après quelques propos indifférens ; qu'est devenu, demanda-t-elle à quelqu'un, le Comte de T***; il y a plus d'un mois qu'on ne le voit nulle-part, ni même sur aucune liste ? Quoi, lui répondit-on, vous ignorez son avanture ? c'est un homme anéanti. Il n'ose plus paroître dans le

monde, il vient de s'y donner cent ridicules. Comment donc, dit-elle, c'étoit un homme charmant ? Ah, Madame, s'écria-t-on, c'est une horreur, il n'est plus reconnoissable ! La semaine derniere il étoit chez une femme de qualité, dont le Poëte s'avisa sottement de placer le Tasse au-dessus d'Homere, le pauvre de T***, plus sottement encore, prit feu de maniere à convaincre, qu'il les avoit lû l'un & l'autre. On se mit au jeu ; quelques momens après, il fut question d'une tracasserie, qui occupoit alors toute la Cour, & dont

l'éclat intéressoit une femme très à la mode. Au lieu d'en exagérer les détails, de T*** ne fit pas la dépense d'une épigramme. Cette modération fit appercevoir, que le dessein de sa broderie étoit de l'année précédente; quoique l'habit fût du jour; on l'en plaisanta sans ménagement. Une de ses parentes sortit; il lui donnoit la main jusqu'à son carosse, lorsque l'indéchiffrable auteur de l'Esprit des loix passa & le salua. Quoi! s'écria-t-elle, vous donnez dans le sublime? je ne m'étonne plus, si vous perdez le ton de la bonne compa-

gnie : je vais bien vous y décrier ; car vous ne vous appercevez seulement pas, que mes harnois sont du dernier goût. Ce n'est pas tout encore, il a quitté la nouvelle Danseuse, il ne suit plus la jeune Etrangere, qui fait tant de bruit ; pour comble de ridicule, il a payé ses dettes, & sa famille le marie. Voyez, Madame, si ne le voilà pas affublé de tous les travers imaginables.

Je t'avoue, Zamar, que je fus confondu, lorsque je vis qu'un homme paroissoit ridicule dans une société, pour avoir abjuré de faux airs : &

que de faux airs dans une autre ſociété, rendiſſent une femme ridicule. Quel eſt donc le caractère qu'il faut préférer, pour échapper ici à la ſatyre ? c'eſt, je penſe, celui qui la brave : je veux dire, celui d'homme ſenſé & naturel : il éprouve auſſi ſes diſgraces.

Un homme ſenſé eſt ſimple, parle peu, ne décide guéres, a de la probité, oſe avoir des mœurs : on ſe plaint toujours de ne le pas voir aſſez ; mais on le reçoit le plus rarement qu'on peut. Il eſt ſi reſpectable !

De Paris le 7 de Schaban 1741.

LETTRE XXXVI.

OSMAN A ZAMAR.

A Constantinople.

JE t'avoue, Zamar, que de tous les peuples de l'Europe, le François est, à mon gré, celui qui mérite le plus l'attention du sage, & la préférence du voluptueux : malgré la frivolité de son caractère, il a des principes de droiture & de bonté, que je n'ai point trouvé ailleurs.

L'étranger en reçoit l'accueil le plus gracieux : les

égards qu'on a pour lui, croissent en proportion de l'éloignement de son pays. Un Chinois est ici plus fêté qu'un Persan, un Persan plus qu'un Moscovite : ainsi du reste.

L'attrait que les François sentent pour la nouveauté, est le premier motif de leurs premiéres démarches, vers un inconnu ; mais j'ai remarqué, qu'en apportant chez eux, plus que son visage & son habit, c'est-à-dire, quelques connoissances, quelque mérite & quelque docilité pour leurs usages, on fixe leur bienveillance. Je ne leur parus d'a-

bord que singulier. Je sçavois passablement leur langue, j'étudiai leurs goûts, & je me prêtai à leurs défauts, pour partager leurs agrémens. Cette conduite m'a réussi. Mon habillement & ma façon de penser n'étonnent plus, & je n'y suis déplacé nulle part.

Je l'étois toujours en Angleterre, j'admirois cette nation, sans pouvoir me résoudre à l'aimer. En Allemagne, j'ai vécu tranquille ; mais ennuyé. L'orgueilleuse gravité des Espagnols me sembloit insultante & ridicule. Les peuples d'Italie sont défians &

dissimulés ; j'y étois inquiet. J'attendrai la fin de mon exil à Paris ; ses habitans sont pour moi de jolis songes, qui voltigent pendant mon sommeil.

De Paris le 25 de Schaban 1747.

LETTRE XXXVII.

OSMAN AU MESME,

A Constantinople.

LE respect est un mot que l'usage a prophané, il sous-entend bien des idées & des modifications différentes.

Celui qu'on a pour le mérite supérieur & les vertus éminentes, est une opération de l'esprit, qui voit, compare, juge, approuve, & même admire, sans intéresser le cœur. Cette sorte de respect est exigée, la haine s'en irrite, & l'envie l'accorde avec désespoir.

Celui qu'on défére à la haute naissance, est un hommage rendu aux ayeux illustres, & un désir de trouver dans leurs descendans, le même mérite & les mêmes vertus ; mais ce desir n'est pas toujours satisfait. C'est un préjugé bon ou mau-

vais, ſelon le caractere de la nation.

Celui que l'on affecte pour les gens en place, ne fait que ſuppoſer le mérite. C'eſt une flatterie rétroactive, que l'intérêt arrache à l'orgueil.

Celui que l'on doit aux gens, qui joignent à la naiſſance & aux poſtes éminens, les talens & les vertus néceſſaires pour en ſoutenir l'éclat, & pour remplir avec dignité, des devoirs importans, devroit s'appeller vénération; mais ce mot eſt paſſé de mode. Les occaſions de s'en ſervir, ſont peut-être devenues trop rares.

Il est encore une ſorte de reſpect ; c'eſt celui qu'on joue pour l'opulence. C'eſt une ſoumiſſion baſſe, dont la pauvreté s'avilit, & que l'amour propre ſe déguiſe, en lui prêtant le maſque de la complaiſance, qui tombe avec l'idole. Dans tous les pays où le luxe & la molleſſe dominent, les riches reçoivent de l'encens ; & bientôt enyvrés de ſa vapeur, ils parviennent à ſe perſuader eux-mêmes, de leur apothéoſe. Sont-ils toujours heureux, quoique toujours entourés de plaiſirs & d'adulateurs ? Les deſirs remplis & prévenus s'émouſſent,

moussent, la flatterie finit par ennuyer; ils ont alors des momens de retour sur eux-mêmes, qui vengent assez la vertu indigente.

Que faut-il donc pour notre félicité, si la fortune, le rang, les honneurs & les plaisirs n'y peuvent suffire? Le voici. Il faut que la raison ne dorme, ou ne s'éveille jamais.

Heureux! qui pourroit, comme toi, marcher d'un pas sûr & rapide, dans le chemin de la sagesse, où tu n'as point trouvé d'écueil. Ta vertu te laisse ignorer les remords, ton esprit réprime tes passions, ton

goût t'arrête aux plaisirs, ta délicatesse les assaisonne, & ta modération les épure.

A Paris le 3 de Ramadan 1747.

LETTRE XXXVIII.

OSMAN AU MESME.

A Constantinople.

JE me trouvai, il y a quelques jours, dans un cercle où l'on raisonnoit sur la vertu & sur ses avantages particuliers & généraux. Au milieu de la dissertation, on annonça le

Marquis de *** ; il tira sa montre en entrant. Je n'ai, dit-il, été qu'une heure quatre minutes & demie à venir de Versailles : aussi mon cheval de brancard est rendu.....

Vous aviez, sans doute, Monsieur, des affaires pressantes, répondit quelqu'un ? Mais vraiment oui. Je voulois faire un moment ma cour à Madame, avant l'Opera.

C'est apparemment un ballet nouveau ? Ah ! mon Dieu non. C'est toujours Armide que j'ai vû vingt fois, & qui m'ennuie à périr ; mais j'ai promis à la Comtesse de ***

d'aller dans sa petite loge rompre son tête à tête avec le Duc de *** qu'elle a depuis trois semaines, & qu'elle auroit, congédié depuis huit jours, sans certains égards dûs à son nom.

Après quelques propos de cette nature, on reprit la conversation commencée. L'un assuroit, que la vertu étoit plus nécessaire à la satisfaction particuliere, qu'au bien général. L'autre, soutenoit au contraire qu'elle est le lien indispensable de la société, où sans elle il ne peut y avoir d'harmonie. Un troisiéme embrassant une opi-

nion encore différente, chacun disoit son avis, lorsque le Marquis se leva : en vérité, dit-il, cela s'appelle disputer pour son plaisir. Tenez, voici une maxime certaine, & prouvée par l'expérience. Soyez brave, soyez poltron, soyez fripon, soyez honnête homme; ayez le cœur bon, ou mauvais; tout cela est égal au bout de l'année.

Cette proposition me révolta. J'allois y répondre; mais il étoit déja à l'Opera. J'ai réfléchi sur cette bizarre façon de penser, qui m'avoit paru si fausse dans son principe, & si

dangereuse dans ses conséquences. Sans l'approuver, je m'apperçois, à la honte de l'humanité, que le produit du vice ou de la vertu, est à-peu-près pareil ; que l'agrément seul réussit ; qu'il est de convention momentanée ; qu'il varie comme les modes ; que la fatuité est une sottise, sans que le fat soit toûjours un sot.

De Paris le 25 de Ramadan 1747.



LETTRE XXXIX.

OSMAN AU MEME.

A Constantinople.

NOus naissons avec le désir d'être heureux ; il augmente avec nous, & ne finit qu'au même tems. Ce désir me rappelle près de Zelmis & de toi ; mais sitôt qu'il sera satisfait, mille autres puisés dans la même source, m'agiteront encore ; sans me conduire au but.

Le bonheur est notre chimere. Nous prétendons y arri-

ver par diverses routes, notre imagination nous guide; mais son inconstance dérobe promptement à l'objet, qui la séduit, l'attrait qu'elle vient de lui prêter.

Nos passions varient, & nos tempéramens se dégradent. Il en résulte, que cette satisfaction inaltérable, dont notre ame conçoit l'idée, ne peut être sentie par son enveloppe grossiere.

Elle échappe également aux disciples de Zénon & d'Epicure. Tel qui dans le lointain, croit voir le point de sa félicité, espere l'atteindre, & se

promet

promet de s'y fixer, ne trouve à sa place, que l'illusion momentanée du plaisir, qui souvent le rend au dégoût.

Le bonheur en expectative ressemble aux feux légers, que la terre exhale; le voyageur s'égare en les suivant. Plus il presse la colonne d'air qui l'en sépare, plus il les écarte de lui, & bientôt il les voit disparoître.

Le bonheur n'est jamais plus près de nous, que lorsque nous nous en occupons le moins. Non-seulement nos erreurs & nos penchans sément des obstacles sur la route qui

paroît y conduire, mais le contraſte de notre amour pour la liberté, avec la dépendance dans laquelle nous naiſſons, nous enleve la faculté d'être heureux.

Quel eſt l'homme qui peut ſe ſuffire à lui-même ? N'eſt-il pas maîtriſé par ſes ſemblables, & par les autres productions de la nature ?

Diogene fut un de ceux, qui mit les plus étroites bornes à ſes beſoins. Ses idées par rapport au bonheur animal furent peut-être juſtes ; mais c'eſt le moins intéreſſant. En ſe livrant à ſes beſoins, s'il n'au-

roit pû les satisfaire : & pour ne les pas irriter, il fit bien de les restraindre. Cependant il perdit sur les voluptés de l'ame ce qu'il économisa sur les privations des sens. L'orgueil devint sa ressource ; mais l'orgueil ne nous enyvre, qu'autant que l'opinion des autres le flatte. Diogene ignoré, n'eût peut-être pas été Diogene le philosophe. La célébrité de sa morale lui tint lieu des sacrifices qu'elle lui coûta. En suivant son principe, on ne pourroit être heureux qu'à force de réductions ; & le point juste du bonheur deviendroit donc

celui de l'anéantiſſement.

Ne vaut-il pas mieux que notre cœur ſente ſon exiſtence, & qu'il en jouiſſe. La raiſon doit régler ſes goûts, & non pas les détruire. La pente qu'il a vers l'indépendance, eſt préciſément le motif qui le ſoumet aux volontés des autres. La néceſſité de recevoir des ſecours étrangers établit entre les hommes, un commerce indiſpenſable, auquel l'orgueil ſe plie : voilà l'origine de la complaiſance. Comme on ne peut être abſolument libre, on compoſe avec ſes ſemblables. Chacun cede une portion de ſa li-

berté pour en conſerver le reſte. Tel eſt le lien de la ſociété ; plus la vertu le reſſerre, moins il nous peſe.

Il eſt certainqu'on ne pourroit être heureux ſans déſirs ; ce ſeroit végéter : on ne l'eſt pas encore parfaitement avec des déſirs ; car s'ils ſont ſatisfaits ils s'éteignent ; s'ils ne le ſont pas, ils tourmentent. Il faudroit donc que notre vie fût un cercle immédiat de déſirs & de poſſeſſions, ce qui n'eſt pas poſſible.

Ainſi ceux qui courent après le bonheur, reſſemblent aux chymiſtes, qui ſacrifient leur

tems & leur fortune, à la recherche du grand œuvre.

Tout homme sensé doit se réduire au choix de ses plaisirs, & au soin d'en étendre la durée.

A Paris le dernier de Ramadan 1747.



LETTRE XL.

OSMAN AU MESME.

A Constantinople.

PLAISE à Mahomet, que tu ſois reçu dans l'autre monde, par de belles houris, comme je le fus hier par trois femmes de l'autre ſiécle! Leurs tranſports n'eurent pour moi ni le même but, ni le même prix.

Que c'eſt bien un bon procédé, s'écriérent-elles à la fois, de venir faire un reverſi avec nous! Je déſirois un quatrié-

me, ajouta la maîtresse de la maison, pour arranger la partie de ces dames ; mais j'avois peur qu'il ne nous en arrivât point. Votre société vous croit peut-être encore à la campagne, lui répondis-je. Non, Monsieur, reprit-elle ; mais j'ai renoncé au grand monde depuis quinze ans : j'en avois alors quarante-cinq. Il n'étoit plus convenable d'y représenter ; un petit nombre d'amis me reste & me suffit. Cependant sans vous, nous allions peut-être médire pour nous amuser. Eh ! pourquoi donc, Madame, avez-vous pris

ſi-tôt le parti de la retraite, dit une de ces femmes, qui paroiſſoit ſeptuagénaire ? Les plaiſirs s'envolent-ils avec les beaux jours ? J'ai peut-être moins de fraîcheur & moins d'étourderie, que dans ma jeuneſſe ; mais tous mes goûts ont encore la même vivacité. Je trouverois fort ridicule, qu'on eût plus d'empreſſement pour ma fille que pour moi ; & quand mon miroir me reproche ce que j'ai vécu, j'écoute le déſir de vivre, & la faculté de jouir de la vie. Tant que je les conſerve enſemble, mon miroir a tort.

Madame a raiſon, dit la troiſiéme femme, qui les écoutoit impatiemment ; mais on ne fait plus de cas d'un mérite ancien ; l'agrément de la nouveauté l'emporte. Ce n'eſt pas que je puiſſe m'en plaindre ; car je ſuis encore aſſez bien, ſi j'en crois ce qu'on me dit tous les jours, & je me trouve au moins de pair, avec des femmes de trente ans.

Malgré ce modeſte parallele, j'en liſois cinquante bien écrits ſur ſon front : cependant, continua-t-elle, je me rends juſtice. Je prévois avec douleur les outrages du tems,

& je vous avoue que j'aimerois autant mourir, que de renoncer aux prétentions. Que voulez-vous que devienne une femme, qu'on ne veut plus trouver aimable ? Des yeux qui furent beaux, ne conservent pas sur les enfans l'empire, qu'ils avoient pris sur les peres. Mon visage soutient aujourd'hui le ruban couleur de rose, demain il faudra le quitter, & de ce moment je n'aurai personne à ma toilette.

En vérité, Madame, répondit la maîtresse de la maison, je sors de la mienne sans pren-

dre garde à l'altération de mes traits. J'ai été jeune & jolie, j'ai joui des avantages de ma figure, & je les ai vû disparoître sans regret. Je n'ai fait que changer de connoissances : je n'ai perdu que des amans, & j'ai retrouvé des amis.

Je me mêlai de la conversation, je les assurai qu'elles n'avoient que varié les moyens de plaire ; nous jouâmes, & je sortis en croyant avoir lû un dialogue de Lucien.

A Paris le 10 de Shaval 1747.

LETTRE XLI.

OSMAN A ZERNUTH.

A Constantinople.

NON, Zernuth, je ne pense pas que le hazard influe sur quelque chose que ce soit. Je crois qu'il est démontré, qu'il n'existe point, par rapport au monde physique. Tout dans la nature n'est que combinaisons & que rapports. La matière ne peut être combinée, que dans une certaine quantité de modes essentiellement différents, dont la jus-

teſſe néceſſaire à ſa conſervation, rétrécit encore le nombre ; car une combinaiſon fauſſe ſuffiroit pour détruire l'univers, par l'enchaînement progreſſif de toutes ſes parties ; & ces combinaiſons ne pourroient être déplacées, ſans que le manque d'ordre entre elles, ne produisît des ébranlemens ſuffiſans, pour le faire rentrer dans un nouveau cahos. En effet, que deviendroit notre globe, & tous ceux dont il eſt environné, ſi leur marche périodique ceſſoit un inſtant, ou ſi changeans tout-à-coup l'ordre immuable dans

lequel ils ſont établis, ils parcouroient dans un tems l'eſpace, qu'ils doivent parcourir dans un autre? Un tel dérangement entraîneroit avec lui une confuſion diamétralement oppoſée à l'idée, que nous avons de l'Auteur de ces ouvrages merveilleux, qui lui-même eſt effectivement le ſouverain ordre.

Les divers mouvemens de ces corps ſont donc aſſujettis à des combinaiſons ſtables, & nullement au hazard. C'eſt préciſément ce qu'entendoit un des plus grands philoſophes modernes. Quelqu'un lui

demandant, quelle idée il avoit des occupations de Dieu? Il géométriſe, répondit-il, continuellement dans l'univers.... Quelle idée! Zernuth, quelle juſteſſe! & le moyen de la concilier avec le hazard! Si donc les principes généraux & univerſels n'y ſont point ſujets, ne peut-on pas en conclure, que leurs dérivés ne le ſont pas davantage? Car tout être dérivé eſt dépendant de ſon principe, & par conſéquent doit ſuivre les mêmes loix. Quelle opération peut-on donc abandonner au hazard? Et s'il n'influe point ſur le

physique, peut-on imaginer, qu'il existe par rapport à lui ?

De Paris le 15 de Shaval 1747.

LETTRE XLII.

OSMAN AU MESME.

A Constantinople.

JE t'ai parlé de l'impossibilité, que je trouve à admettre l'influence du hazard sur la nature en général, considérée simplement comme matiére.

Exclus du concours mutuel

de toutes ſes parties, obtiendra-t-il plus d'empire ſur les opérations de l'eſprit? Ne ſeroit-ce pas donner la prééminence à l'inférieur, que d'aſſujettir l'ame & ſes *facultés*, à un caprice irrégulier & indéfiniſſable? Quoi! l'Etre ſuprême auroit employé uniquement ſa ſageſſe & ſa toute-puiſſance, à établir l'ordre des choſes inintelligentes, tandis qu'une ſubſtance émanée de lui-même, pour laquelle il ſemble les avoir créées, recevroit des loix d'un être fantaſtique, irraiſonnable, & qui ne pourroit être que fort infé-

rieur à la divinité. Cependant cette portion de Dieu, que l'on veut rendre si subordonnée, a reçu de lui une partie de ses attributs, il lui a communiqué une partie de ses lumieres & de sa puissance, pour contribuer à cet ordre général & universel, duquel on prétend l'exclure, & il la fait servir de cause seconde dans l'exécution de ses volontés. De qui peut-elle donc recevoir les impressions qu'elle donne, si ce n'est de son principe même? D'ailleurs sa dépendance de l'harmonie universelle, & son influence sur l'ordre gé-

-néral, ne prouvent-elles pas la nécessité qu'elle y soit comprise ? Et si sa volonté & les actions qui en dépendent, sont comprises dans la combinaison continuelle du total ; où pourra-t-on placer les opérations du hazard ? Sera-ce dans les actions, ou involontaires, ou purement machinales, ou indifférentes ? Mais peut-on raisonnablement concilier des actions indifférentes, avec un Etre infiniment sage & intelligent, le principe & le moteur de toutes choses ? Peut-on les accorder, avec la nécessité de la relation continuelle & inse-

parable, que toutes les ſubſtances ont entre elles ?

Si donc il n'eſt point d'actions indifférentes, donnera-t-on au hazard, celles auxquelles l'ame ne paroît avoir aucune part, qui ſont la ſuite d'un ébranlement primitif de la machine ſur telle choſe, ou qui ſont occaſionnées, par une eſpeçe d'équilibre de l'ame, ſur deux objets différens, dont le dernier l'emporte, pour l'inſtant ſur le premier; ou bien ces actions auxquelles nous paroiſſons entraînés, ſans pouvoir nous rendre raiſon de ce qui détermine, à prendre telle

route, plutôt que telle autre; origine indirecte de la plûpart des événemens particuliers? Mais ces déterminations, tant machinales qu'involontaires, ne portent-elles pas avec elles le caractere de la dépendance? puisque la matiere ne peut agir par elle-même: ces mouvemens ne lui ayant point été communiqués par l'ame, elle ne peut les avoir reçues que de l'Etre suprême, qui dirige tout. Peut-on le soupçonner de diriger quelque chose sans raison & sans dessein? Le penser, n'est-ce pas avilir l'idée qu'on en a naturellement?

& l'avilir, n'eſt-ce pas la détruire?

D'ailleurs, de ce qu'il fait agir les cauſes ſecondes, en peut-on inférer, qu'il ne puiſſe faire agir les cauſes premieres indépendamment d'elles? Ces cauſes premieres ſont-elles toutes à notre connoiſſance? Et de ce que nous n'en avons aucune notion, pouvons-nous conclure, qu'elles n'exiſtent pas, lorſque la raiſon nous indique, qu'elles doivent être? Ce ſeroit vouloir tirer de notre foibleſſe, les preuves de l'inſuffiſance, ou du moins de l'imperfection de la divinité.

Si donc le hazard ne réside ni dans le monde physique, ni dans le monde moral : quelle peut être cette chimere, qu'on se plaît quelquefois à braver, & de laquelle on se plaint toujours ? Ne seroit-elle pas le dédommagement de l'orgueil, sa ressource ordinaire, pour dégrader à nos yeux le mérite d'autrui, & nous déguiser à nous-mêmes, nos fautes & nos erreurs ?
Ceux qui livrent à la décision aveugle du hazard, la plûpart des événemens, qui s'y confient, ou qui s'en plaignent, ressemblent à quel-

qu'un, qui ignoreroit toutes les combinaiſons d'un jeu, & ſe plaindroit d'y jouer malheureuſement.

A Paris le 25 de Schaval 1747.

LETTRE XLIII.

OSMAN A ZAMAR,

A Conſtantinople.

LA plus grande occupation d'une partie des François, eſt de courir après la fortune & l'immortalité; tandis que le plus grand ſoin de l'au-

tre, eſt de chercher les moyens de dépenſer ſon bien, & de prodiguer ſa vie, ſans attention pour l'avenir. Toutes deux profitent mutuellement, du contraſte de leur goût, de leurs talens & de leurs facultés.

Il s'éleve en France une eſpéce de République peu nombreuſe, d'eſprits abſtraits, qui négligent les connoiſſances terreſtres, pour contempler ſeulement, la marche des corps céleſtes, qui environnent le globe de l'univers.

Un d'eux me diſoit l'autre jour : Je vais bien faire rabattre de la réputation de

Newton. J'ai découvert, qu'il s'est trompé dans ses observations, sur la distance de la terre au soleil, de plus d'une demie-lieue. L'imbecille ! dit un autre homme, qui étoit près de moi : il s'amuse à calculer la distance qu'il y a d'ici au soleil, où il n'ira jamais ; lorsqu'il ignore, que si un petit vaisseau échappé à tous nos célébres Anatomistes, & que je viens de découvrir, venoit à se rompre, il lui causeroit une hémorrhagie mortelle.

Eh ! Monsieur, lui répondis-je, avez-vous trouvé, ou le

moyen de s'en garantir, ou le remède efficace de cet accident ? Je me suis au contraire convaincu, ajouta-t-il, que ni l'un, ni l'autre n'étoit possible. Si cela est, lui répliquai-je en colere, votre découverte n'est qu'un malheur de plus, pour l'humanité. Si vous aviez fait une semblable observation parmi nous ; je ne vous répondrois pas, que vous ne fussiez empalé dès ce soir, pour récompenser vos recherches effrayantes.

A Paris le 28 de Shaval 1747.

LETTRE XLIV.

OSMAN AU MESME.

A Constantinople.

CE rival de Newton, duquel je te parlois dans ma derniere lettre, vint hier chez moi. Monsieur, me dit-il, je sçais à quel point vous aimez & vous protégez les talens. Je suis géométre ; mais cette science admirable est de peu de ressource, dans un siécle aussi superficiel que le nôtre, où l'on ne fait de cas de l'évidence, qu'autant qu'el-

le conduit à des choſes utiles à la ſociété ; comme ſi la vérité démontrée, n'étoit pas elle-même une utilité, juſques dans les choſes indifférentes.

J'ai fait un ſyſtême pour corriger l'univers, dont je viens vous faire part ; en voici le plan. Il n'y à qu'une certaine quantité de vices, qui infectent le monde : or le vice eſt le contraire de la vertu, & la vertu, & la vérité n'étant qu'une même choſe, il ne faut qu'introduire un nombre de vérités géométriques, en raiſon de la perverſité des hommes, & l'on parviendra à la détruire.

J'ai fait plus : j'en ai calculé les dégrés, par le moyen de l'infini ; ensuite j'ai trouvé par une équation fort simple, que le nombre des vérités, qu'il seroit nécessaire d'établir, étoit égal à *X* ou l'inconnu : or, lorsqu'il ne reste qu'un inconnu dans une équation, il est aisé de le faire évanouir ; ce qu'il falloit démontrer.

J'ai passé dans ce travail immense, une partie de ma vie, pendant laquelle le peu de bien que j'avois, est devenu, ce que l'on parvient à faire de l'infini, à foce de calculs, c'est-à-dire, zero. Il ne me manque

plus, pour en pouvoir réparer amplement la perte, que l'évanouiſſement de mon inconnu.

J'allai hier chez tous ceux, qui me fourniſſent ma ſubſiſtance, leur demander des vivres à credit, mon projet à la main; mais ils ne daignerent pas m'écouter, & me traiterent de viſionnaire.

Je vous prie, Monſieur, de m'accorder vos bontés, pour m'aider à deſcendre juſqu'à la groſſiéreté populaire, en attendant que la beauté de mon opération, me mette en état de me paſſer de tout le monde.

Et comment ferez-vous, lui dis-je? Ne voyez-vous pas, me répondit-il, qu'aussi-tôt que j'aurai mis mon plan au net, je l'enverrai dans toutes les Cours de l'univers, qu'il y sera goûté, & que chaque Souverain me fera sur le champ, une pension considérable?

Je vois bien, lui dis-je, en lui donnant ce qu'il me demandoit, que vous n'avez pas mieux calculé la difficulté d'obtenir des pensions, que les forces résistibles du vice, contre la vertu.

A Paris le 4 de Doulkadah 1747.

LETTRE XLV.

OSMAN AU COMTE DE T***.

A Stokolm.

EN France, le ſuïcide eſt non-ſeulement condamné par les loix divines, & puni par les loix civiles; mais encore mépriſé dans la ſociété. Il en eſt tout autrement en Angleterre, où l'on ne dit pas: Un tel s'eſt tué; mais, un tel a ceſſé de vivre. Nulle peine n'eſt décernée, par les loix contre les reſtes inanimés de

ce mortel ennuyé de ſon exiſtence ; & loin que cette action ſoit regardée dans la ſociété, comme un acte de foibleſſe, ou de folie, elle y eſt au contraire admirée, comme une réſolution ſage & courageuſe.

L'opinion des François, eſt qu'il entre plus d'héroïſme à faire tête à l'orage, & à ſoutenir la ceſſation des choſes, qui rendent la vie agréable. L'Anglois au contraire prétend, que le plus grand mal eſt la douleur ; qu'il y a de la foibleſſe, & même de la duperie à ne pas s'en affranchir,

lorſqu'on en eſt accablé.

Je ne déciderai pas de quel côté eſt le vrai courage ; mais je crois, que nous ne devons pas regarder avec indifférence, le paſſage de l'être au néant. Cependant les plus petites cauſes y déterminent quelquefois. Par exemple, j'entrai l'autre jour dans un Caffé ; deux ſçavans y diſputoient, avec chaleur, ſur l'origine & les progrès de la poëſie. L'eſprit avec lequel cette queſtion étoit agitée, raſſembla autour d'eux tous les ſpectateurs. Un ſeul homme magnifiquement vêtu reſta près d'une table éloi-

gnée, & paroiſſoit profondément occupé.

J'écoutois la brillante diſſertation ; mais un ſoûpir qui lui échappa, excitant ma curioſité, me fit approcher de lui. Il avoit les coudes appuyés ſur la table, ſa tête étoit portée ſur ſes mains ; ſon attitude & ſa rêverie l'empêcherent de m'appercevoir ; enfin un mouvement qu'il fit, me découvrit à ſes yeux. Il me parut troublé de me voir, ſi près de lui. Raſſurez-vous, Monſieur, lui dis-je, je n'ai nulle intention, dont vous puiſſiez vous plaindre. Je ſuis étranger ;

mais je regarde tous les hommes, comme mes concitoyens; il suffit qu'ils soient malheureux, pour m'intéresser. Vous me paroissez abîmé dans le chagrin, je vous laisse votre secret; mais je vous offre tout ce qui peut dépendre de moi. Je suis touché, me répondit-il, de votre générosité. Vous pouviez vous dispenser de m'apprendre, que vous êtes étranger; je l'aurois deviné, en vous voyant préférer l'avantage de décorer votre ame d'une belle action, à celui d'orner votre esprit d'une dissertation frivole, & à la var-

nité d'y faire triompher votre opinion. Cette façon de penser, n'eſt pas commune à toutes les nations. Si je me refuſe à vos offres, elles ne perdent rien de leur prix dans mon cœur ; je vais vous le prouver. Votre procédé annonce un caractere ſi rare, que je vous accorde toute ma confiance. Sortons..... Une promenade écartée ſera plus propre à notre entretien.

Je le ſuivis ; & dès que nous fûmes en liberté, il reprit la converſation. Etranger comme vous, dit-il, l'Angleterre eſt ma patrie. Mon nom eſt

de ceux qui ſont aſſez connus ; je ſuis riche au-delà de mes fantaiſies, je ſuis dans la force de l'âge, & je n'ai nulle infirmité. Je poſſede une femme encore jeune, qui réunit à la ſageſſe, les agrémens de la figure & de l'eſprit ; j'en ſuis tendrement aimé, mes enfans ont ces heureuſes diſpoſitions, qui préſagent un mérite ſupérieur. Je n'ai rien à me reprocher dans ma conduite, & j'oſe dire, que je me ſuis acquis l'eſtime des honnêtes gens.

Malgré tant d'avantages, je ſuis le plus malheureux des hommes.

hommes. De l'aſſemblage des moyens d'être heureux, eſt né un dégoût pour la vie, qui me la rend inſuportable. Je n'ai pû le diſſimuler à ma femme, pour laquelle j'ai l'amitié la plus tendre, & la confiance la plus juſte. Elle a crû long-tems, que j'avois une paſſion, qui déchiroit mon cœur, & dont je lui faiſois myſtere. Dans cette opinion elle a voulu me rendre la liberté, en m'affranchiſſant, par ſa mort, des liens qui nous uniſſent. Je la ſurpris, au moment qu'elle alloit conſommer ce ſacrifice affreux. Je parvins à la

convaincre, que loin d'être un obstacle à mon bonheur, elle étoit mon unique ressource. Persuadée alors, que mon inconstance n'avoit point de part, à la situation de mon esprit, elle me proposa de quitter Londres, où la vapeur du charbon, & la grossiéreté de l'air qu'on y respire, causent, à ce qu'on croit, cette sorte de maladie, appellée consomption. Elle consentit avec joie, à m'accompagner. Nous avons parcouru toute l'Europe, sans que la différence des climats, en ait apporté à mon humeur. Ni les plaisirs tranquilles

de la campagne, ni la dissipation des Cours, ni le tumulte des Villes, ni les spectacles, ni la musique, n'ont pû me distraire. C'est par-tout, le même air que je respire, j'y vois le même assemblage de couleurs. Une languissante uniformité régne, dans toutes les productions de la nature. L'art au premier coup d'œil, est plus saillant, & paroît plus varié; mais un moment de réflexion lui enleve cette surface, & l'illusion qu'il a faite, ne sert qu'à le dégrader encore. Si je vais aux spectacles, ce sont presque les mêmes visages, que j'y

vois : ce ſont les mêmes pieces, les mêmes idées, les mêmes intrigues, les mêmes coups de théâtre, & les mêmes dénouemens. Une tragédie a cinq actes, comme un homme a deux bras, une tête, &c. Ses parties n'aboutiſſent, qu'à un certain nombre de combinaiſons, à la fin deſquelles on retombe dans une répétition faſtidieuſe.

La muſique ſemble avoir plus de fécondité, dans ſes différens genres, mais elle n'a ſuſpendu mon mal, que quelques inſtans. J'ai vû dans toutes les Cours, les mêmes intri-

gues, les mêmes perfidies, les mêmes artifices. La flatterie rampante aux pieds du trône, d'où elle foudroye la vertu; l'innocence & la vérité, si-tôt qu'elles s'y présentent. Par-tout j'ai vû l'envie, paroître sous les noms d'émulation & d'amour propre bien entendu, l'orgueil, sous celui de noble fierté, l'ostentation, sous celui de magnificence, l'avarice, sous celui d'économie; en un mot, par-tout j'ai vû les vices, usurper les dehors, les titres & le prix des vertus, & la probité, l'honneur & l'innocence ignorés, avilis, persécutés

Si je cherche dans les grandes villes, à dissiper mon ennui, je ne suis pas plus satisfait. J'y trouve des sociétés formées, par une prétendue convenance de caractere, & cette convenance n'y existe pas plus, que le soin de la consulter; des parties d'amusement, conçues par la notion d'un plaisir, qui ne s'y rencontre jamais; dans les conversations, des discours sans suite, des mots sans idées, une inconséquence perpétuelle; ainsi que dans la conduite; des sermens violés, l'honneur compromis à tout moment; des protestations fausses, des

honnêtes gens ſans probité, des dévots ſans religion, des braves ſans courage, des femmes reſpectables ſans mœurs, des amans ſans tendreſſe; des gens d'eſprit ſans jugement, des ſçavans ſans érudition, & des philoſophes ſans ſageſſe. L'orgueil & l'intérêt ſont les ſeuls reſſorts du cœur humain; encore ne les font-ils agir, que ſelon les tempéramens.

Par-tout je vois l'hypocriſie tenir lieu de ce qu'elle joue. Eſt-elle démaſquée, elle eſt encore ſoufferte; on tient compte à l'hypocrite, des efforts qu'il fait, pour en impoſer.

Par-tout l'opulence obtient des égards, tandis que la pauvreté eſt mépriſée, plutôt que ſecourue. La fatuité, qui ſe décore & traîne à ſa ſuite, la fortune de vingt familles, ſacrifiées à un luxe impertinent, mais chéri, éclipſe le mérite ſans cortége. En un mot, j'y trouve tout, juſqu'au bruit qui m'y fatigue, d'une monotonie inſupportable.

Excédé de cette uniformité de vices, & de ridicules, ſi je rentre chez moi, pour m'en dédommager, par l'application & le travail, j'y rencontre de nouveaux obſtacles. Que

genre

genre d'étude embrasserai-je ? Si je veux m'occuper de la Philophie, je trouve la Logique aride, la Physique bornée, la Morale incertaine, & la Métaphysique inintelligible. Il semble que les Auteurs qui ont traité cette partie, ayent voulu sauver leur insuffisance, par leur obscurité.

Je quitte les philosophes, pour m'attacher à la Géométrie ; sa certitude promet plus de satisfaction, & ne m'en donne pas davantage. J'y marche d'un pas assuré, mais lent : & que m'en revient-il ? La connoissance de verités puériles,

qui ne me ſont bonnes à rien ; même comme être penſant. J'apprends ſeulement à douter de tout ce qui n'eſt pas démontré géométriquement ; & ſi je veux, à l'aide de ce que je viens de connoître, porter mes regards plus loin, j'apperçois une foule d'inutilités encore plus obſcures, prouvées par une maſſe rebutante de calculs infinis, dont rien ne m'aſſure la juſteſſe, que l'autorité d'un livre, duquel peut-être un jour, quelque patience oiſive renverſera tout le ſyſtême.

Si fatigué des ſciences arides

ou incertaines, j'ai recours à l'hiſtoire, la même monotonie y domine. J'y vois toujours des Etats formés par une poignée de gens féroces. La néceſſité de vivre enſemble les plie à des loix ſages, puiſqu'elles ſont dictées par l'innocence, en petit nombre, parce que l'ignorance ne peut les multiplier. Tant que ces peuples n'ont pas le beſoin de s'étendre, le travail commun conſerve entre eux une ſorte d'égalité, & cette égalité entretient l'union. Leur indigence produit la ſobriété, & la ſobriété contribue à la valeur. Bientôt, ſoit

par des vûes d'agrandissement naturelles à tous les hommes, soit pour repousser les injures de leurs voisins, ils leur déclarent la guerre, en triomphent, & leurs victoires augmentent le nombre des citoyens,& amenent l'agrandissement tant désiré. L'agrandissement est suivi de l'opulence, du luxe & de la politesse. La politesse introduit & forme le goût, qui à son tour, enfante les beaux arts, la mollesse & la vanité. Les vertus fuyent avec la médiocrité, les vices & l'abondance les remplacent. L'esprit développé invente de nou-

velles loix, quand le cœur corrompu a inventé de nouveaux crimes. Les dissensions s'allument, en raison de l'accroissement des Etats, & les Etats nourrissent dans le sein de leur grandeur, le principe de leur décadence. C'est sur leurs propres débris, que leurs destructeurs jettent les fondemens d'un nouvel état, qui passera par les mêmes dégrés, pour subir le même sort.

Toutes les choses du monde ont leur apogée & leur périgée. Le point de perfection est celui, qui commence la destruction; mais celle des Empires

a toujours la même cause. Le luxe y contribue, l'ambition y travaille, elle allume, avec le flambeau du fanatisme, les guerres civiles qui l'achevent. Plus les événemens sont grands, plus ils me paroissent conformes entre eux.

Si quittant les histoires générales, je me réduis aux mémoires particuliers, je n'y vois que les mêmes choses, qui se passent dans la société; perfidies, intrigues, dissimulations, &c. Il semble que les hommes, ainsi que les états, ne puissent parcourir qu'un certain cercle de révolutions, comme quel-

qu'un, qui croiroit faire bien du chemin, en marchant dans une roue. La seule façon de cheminer réellement, s'il en est une, est d'en sortir.

A cette réflexion sur l'histoire je joins encore la contradiction des historiens, & l'incertitude où ils nous laissent, sur les plus fameux évênemens. Vingt auteurs contemporains, ou écrivant sur des mémoires fidèles, se contrarient mutuellement à chaque page, sur les faits les plus généraux, même sur l'époque des tems : lequel croire ?

En effet, lorsqu'un officier

particulier, qui combat, un jour de bataille, à la gauche ou au centre de l'armée, ne peut sçavoir ce qui s'est passé à la droite ; comment un auteur ose-t-il dans son cabinet, en copiant des gazettes, me donner ses propres conjectures, pour les secrets de la cour & du général ? S'il veut peindre les vûes & le caractere d'un ministre, c'est avec les couleurs, qui lui feront mériter une pension : & s'il n'en attend rien, sa plume docile à son génie, le définira selon son penchant à l'éloge, ou à la satyre, & ne peindra que l'auteur, à la place du héros.

J'eus la conſtance un jour, de parcourir les régnes de cinq monarques de la même nation. Ils ſe reſſembloient tous ſi parfaitement, que j'y reconnus l'hiſtorien.

L'éloquence ſuccéde à l'hiſtoire ; mais qu'y trouvai-je ? Une ſeule phraſe eſt le pivot d'un diſcours, ou d'un volume. Une foule de mots ſont rangés avec art, dans un certain ordre; & cet ordre toujours renaiſſant, plus ſatisfaiſant pour l'oreille, que pour l'eſprit, conduit mes yeux à la derniere ligne, ſans avoir captivé mon imagination. L'ana-

lyse ne me produit que cette même phrase, qui a servi de texte à tout l'ouvrage.

Ne pouvant plus soutenir mon ennui, que tous ces objets redoublent, je cherche enfin en moi-même, des ressources pour le combattre; mais je n'y réussis pas mieux. Le même cercle d'idées se présente. Je ne puis connoître, ce que je sçais, que de la maniere dont je le connois. Tout, jusqu'à la conduite, à laquelle la nature m'assujettit, est d'une monotonie insupportable. Je me couche, je me leve, je bois, je mange, je dors tous les jours

à peu-près aux mêmes heures ; heureux, lorsque je pourrai dormir d'un sommeil éternel !

C'est de quoi j'étois si occupé, lorsque vous m'êtes venu tirer de ma rêverie. Si je résiste depuis si long-tems, au désir de me procurer ce sommeil, seul espoir qui me reste, la crainte d'un moment, qui n'est redoutable que pour les esprits foibles, ne m'a point retenu ; mais les pleurs & le désespoir de ma femme, dont je me fais l'image, m'ont arrêté. J'ai suspendu, tant qu'il m'a été possible, le poignard que je vais enfoncer dans son

cœur, plus que dans le mien. Mais je ne puis résister à l'ennui, de sentir mon néant. Je meurs à chaque instant, sous le poids d'une vie, qui m'est odieuse, & je suis résolu à m'en débarrasser. J'ai cru devoir à votre générosité, l'aveu d'un dessein si important, & je cours l'exécuter : en cessant de vivre, je cesserai de mourir.

Je l'arrêtai. J'aurois voulu conserver à la société, un homme, qui ne paroissoit avoir d'autre défaut, que l'excès de ses vertus. Je l'ébranlai ; mais je ne pus le convaincre : il m'échappa.

J'ai appris depuis, qu'il avoit exécuté ſon projet. Je vous avoue que cette vertu farouche & déréglée excite en moi, une ſorte d'admiration, & je ne puis m'empêcher de regretter un homme, dont l'exiſtence honoroit l'humanité.

A Paris le 14 de Doulkadah 1747.



LETTRE XLVI.

LE COMTE DE T***
A OSMAN.

A Paris.

JUSQU'AU moment de la catastrophe, qui termine l'histoire de votre Anglois, je vous avoue, mon cher Osman, que la profondeur imposante de sa déraison, m'a fait rire quelquefois. S'il peut à présent, se rappeller son délire, il doit se regarder comme un somnambule, au fonds d'un précipice, qui ne s'apperçoit

de l'erreur du ſonge, qui l'y conduit, que lorſque ſa chûte le reveille. Je penſe comme vous, que le cœur de ce miſantrope étoit vertueux ; mais les fauſſes lumieres de ſon eſprit l'égarerent : ou plutôt une portion de bile dominante & fermentée, porta toujours à ſon imagination, des vapeurs ténébreuſes ; & les objets qui le frapperent, en furent obſcurcis. Si je ne le plaignois à titre d'hypocondre, je voudrois ridiculiſer ſa mémoire par une épitaphe, qui vengeât la nature & l'humanité, du peu de cas qu'il en fit.

Quoi ! le ſpectacle de l'univers, & le concours de tous les hommes, qui l'ont admiré, ne rendent-ils pas un témoignage éclatant à la magnificence du Créateur ? Quelle infinité de combinaiſons n'a-t-il pas fallu, pour établir & pour conſerver l'ordre immuable, qui marque à tous les êtres leurs places & leurs fonctions ? Comment cet ordre ſi ſage & ſi beau, n'a-t-il fait ſentir à ce prétendu philoſoſophe, qu'une languiſſante uniformité ? L'examen rebutoit ſans doute, ſon génie pareſſeux ; il n'a jugé que l'apparence, ſur le faux rapport

rapport de ses sens. Par-tout les champs & les bois lui paroissoient semblables, parce qu'il n'appercevoit nulle part, des forêts couleur de roses & des prairies bleu-céleste. Par-tout le même soleil osoit l'ennuyer de sa même clarté: en effet, voilà des choses bien monotones! Et je crois que si la terre & les cieux avoient pris des loix de son goût pour la variété, il les auroit plaisamment régis.

Qu'il renaisse ce mélancholique Anglois! & je le ferai convenir, qu'une feuille d'oranger, n'est point pareille à

celle, que la même tige produit à ses côtés : que l'air n'est pas composé des mêmes parties, au bord d'une riviere, & sur une montagne : que les astres n'ont point les mêmes influences sur Lima, & sur Stokolm : qu'enfin, tout ce qui est matiere, varie dans sa forme, & dans ses modifications, par une métamorphose incompréhensible & perpétuelle : que la nature est inépuisable en prodiges, sans jamais se répéter, & que l'art, qu'il lui préféra injustement, ne plaît qu'autant qu'il l'imite & se cache.

Je ſuis encore plus révolté de l'aſpect, ſous lequel il conſidere le genre humain. Son ennui fait toujours les frais de ſes deſcriptions : il n'a lui-même, qu'un certain nombre d'idées, duquel il ne ſçait point ſortir. Comment ne voit-il par-tout que le même tableau, tandis que chaque perſonnage ne ſe reſſemble pas à lui-même, du matin au ſoir ?

L'homme eſt un Protée ; qui prend mille formes différentes, ſouvent ſans les avoir prévûes. Quelle fécondité dans ſon imagination, quelle inconſtance dans ſes déſirs,

quel contraste dans ses passions, quel désordre dans son cœur, quelle inconséquence dans sa conduite, & quelles nuances n'y sont pas encore ajoutées, par la différence des tempéramens, des âges, des climats, des loix & des préjugés qui l'assujettissent !

La monotonie, qui dégoûta votre Anglois de son existence, a-t-elle pu naître d'un assemblage si bizare ? Il a trouvé, dit-il, les mêmes vices dans toutes les cours, dans toutes les villes, dans toutes les sociétés ; mais, sans lui opposer les exceptions, que no-

tre ſiécle offre en foule, les a-t-il vû placés de même, agir de même, & déterminer les mêmes événemens ? Quels crimes, & quelles vertus n'a pas produit le ſeul déſir de s'immortaliſer ? A-t-on pour cela, une opinion ſemblable, de Philopœmen & d'Eroſtrate ? L'ambition a-t-elle conduit au trône, Phocas & Guſtave Waſa, par la même route ? L'avarice reprochée à Louis XII. eut-elle la même ſource, que celle du Tyran Nabis ? La prudence de Neſtor, & la diſſimulation d'Ulyſſe ſe reſſemblent-elles ? L'a-

mour egara-t-il Charles VII. comme Marc Antoine ? Combien de fois, le hazard seul, en faisant mouvoir un petit ressort ignoré, a-t-il causé de révolutions surprenantes, & dont la politique a usurpé tout l'honneur ? Ces coups d'éclat inattendus, n'avoient donc rien de saillant, pour votre misantrope ? Avec une meilleure santé, & des yeux moins prévenus, il auroit vû, qu'à la vérité, l'ambition, l'interêt & l'amour représentent, sur le théâtre du monde ; mais ils y jouent des rôles si variés, ils sont si méconnoissables, la

conduite des piéces eſt ſi différente, & les dénouemens ſi extraordinaires, que le ſpectateur attentif, ne peut trouver la ſcene froide.

Avoit-il réſolu de ne rien approfondir, pour conſerver le privilége de tout cenſurer? L'hiſtoire des grands Empires, celle des Royaumes, qui leur ont ſuccédé, celle de ſon propre pays, n'ont donc obtenu, que ſes regards diſtraits; puiſqu'il prétend que leur origine, leurs troubles & leur décadence ont eu le même principe.

Des hommes groſſiers ſe

rassemblent, se battent avec leurs voisins, s'étendent, s'enrichissent, se corrompent, s'énervent, & sont détruits par de pareils Sauvages, qui à leur tour, ont le même sort : voilà qui est bientôt dit. Cependant ce ne fut point le luxe qui renversa Carthage, Lacédémone & Troyes. Ce ne furent point des avanturiers, qui formerent le Royaume d'Athenes ; mais ce fut une colonie d'Egyptiens, peuple déja fameux & policé, conduite par Cecrops.

Ninus qu'on peut regarder comme le fondateur du premier

mier royaume des Aſſyriens, ne fut point un vagabond, & Ninive qu'il embellit, & où il établit le ſiége de ſon empire, étoit déja célébre. Ce fut la molleſſe de Sardanapale, & non pas celle de ſes ſujets, qui les ſouleva contre lui. La concurrence des grands hommes diviſa ſes états, après ſa mort. A cette diviſion, commença l'empire des Aſſyriens, duquel ſortirent, celui de Babylone, & celui des Medes, dont le vertueux Déjoces fut le premier roi. Cyrus réunit l'Empire des Médes à la Perſe, par le droit de ſucceſſion naturelle,

& y joignit les empires d'Asſyrie & de Babylone, par le droit de conquête.

Je parcours les faſtes du monde, ſans y rien voir qui ſe reſſemble. Je diſtingue le génie de chaque peuple, j'obſerve que le deſtin de chaque état eſt différent, dans ſon commencement, dans ſa conſtitution, dans ſa fin; & tous les événemens, que l'hiſtoire ancienne nous a tranſmis, ſans parler des tems modernes, prouvent que le choc des vices & des vertus, produit des effets toujours nouveaux.

Pour tirer meilleur parti de

lui-même, de ſes concitoyens, des ſciences, & des beaux arts, l'infortuné Mylord auroit dû s'attacher davantage à la géométrie. Je ſuppoſe qu'il n'y fit pas de grands progrès, puiſqu'il n'y découvrit que des vérités puériles, & qu'il n'en ſçut jamais faire l'application; elle auroit redreſſé ſes idées. N'eſt-ce donc rien, ſelon lui, que d'apprendre à raiſonner juſte? Il vivroit encore, & vivroit heureux, s'il avoit eû l'imagination mieux réglée. Le déſir de ſe diſſiper, & non pas de s'inſtruire, lui fit employer ſes loiſirs avec frivolité. Il ne per-

fectionna, ni son esprit, ni son cœur, ni sa raison, ni son goût ; par conséquent, rien n'affecta vivement les facultés de son ame. Les combinaisons & les rapports, qu'elle devoit faire, pour connoître & pour jouir, coûtoient trop à son indolence ; il ne cherchoit que le plaisir ; mais le plaisir n'est qu'à la suite du travail, ou du besoin : vouloir l'en séparer, c'est l'anéantir.

Pouviez-vous patiemment l'entendre dire, qu'une seule phrase étoit toujours le pivot des grands orateurs ? Quoi ! Démosthenes, Cicéron, Bos-

ſuet, Fléchier, Fénelon, & tant d'autres, ne vous prêtoient-ils pas des armes, pour les défendre? Si la pompe, la richeſſe, la pureté de leur éloquence ne lui préſentoient, que l'image de quelques mots arrangés, pour flatter ſon oreille, pourquoi déſiriez-vous, qu'il végétât plus long-tems? Avec des organes comme les ſiens, il avoit raiſon de s'ennuyer de boire, de manger, & de dormir, dès qu'il étoit réduit à ces opérations machinales. Comment! Plaute, ſelon lui, Terence, Corneille, Moliere, Racine, Schakeſpéar,

Crébillon, ne font qu'égaux à tous leurs successeurs dramatiques ? Il reconnoît partout le même plan, les mêmes idées, les mêmes sentimens, les mêmes portraits, les mêmes coups de théâtre, les mêmes dénouemens. Je ne vous pardonne pas de lui admettre plus que de l'instinct ; & Vaucanson pourra bien, quelque jour, faire un automate aussi parfait. J'aimerois autant, pour conserver sa comparaison, qu'il eût soutenu, que le nain du roi de Pologne est égal en force, au plus robuste Moscovite ; parce qu'ils ont, l'un com-

me l'autre, deux bras, une tête, &c. Je ne suis plus surpris qu'il fut excédé de sa maniere d'être : un nuage impénétrable offusquoit son cœur, son esprit, & ses yeux. Ce qui fit réellement son malheur, fut l'abondance & la satiété de tous les biens, qu'on désire dans le monde. Il falloit, pour le tirer de sa léthargie, des secousses vives & fréquentes. Si son roi l'avoit exilé parmi les charboniers d'Irlande, & rappellé subitement à la cour; si sa fortune avoit essuyé les vicissitudes du systême; si l'un de ses enfans avoit porté sa tête sur

un échaffaut, & qu'il y eût reçu sa grace ; si sa femme avoit été moins fidelle, & moins docile ; la joie, l'inquiétude, l'impatience, l'espoir & la crainte auroient, pour ainsi dire, dérouillé les ressorts de son ame. L'adversité occupe à la recherche des moyens de la repousser, ou de la soutenir, & le bonheur qui lui succéde, devient plus touchant. Cet homme, qui n'étoit pas né avec des passions véhémentes, avoit besoin d'être heurté par les événemens, qui les développent, & les aiguisent.

Je ne puis approuver ses caustiques réflexions, & moins encore, son féroce courage. Je conviens, qu'à cet égard, je pense conme les François: je trouve plus de gloire & de sagesse, à lutter contre ses malheurs, qu'à les terminer, en cessant de vivre. C'est un acte de foiblesse, d'injustice, & d'inhumanité, qui devroit être par-tout en horreur.

Supposons, un moment, qu'un homme de moins, ne soit qu'un atôme décomposé, qui ne laisse pas un vuide réel après lui; s'il a le droit de le décomposer, ce droit appartient à tous;

s'il est criminel d'y prétendre, aucuns ne doivent le réclamer. Or, que deviendroit l'univers, si un jour, ceux qui s'y croyent malheureux, se dévouoient unanimement à la mort ? Imaginez-vous, que le bon ordre géneral n'en seroit pas troublé ? Leur perte n'entraîneroit-elle pas celle du reste de ses habitans ? Est-il donc égal, que la terre soit couverte de fleurs & de fruits sauvages, ou peuplée de créatures intelligentes ? Une portion de matiere organisée, n'est-elle pas plus parfaite qu'un caillou ? La nature n'a-t-elle pas soumis

tous les êtres qu'elle a formés, à une dépendance réciproque? Cet enchaînement n'est-il pas nécessaire, pour l'harmonie universelle? Peut-on y donner atteinte, sans travailler à la détruire? Sommes-nous si fort à nous-mêmes, que nous puissions en disposer? Il n'y a que le Matérialisme, secte odieuse dans son principe & dans ses conséquences, qui ose favoriser cette absurde opinion. Choisissons-nous l'instant de notre naissance? La puissance qui nous le cache, ne nous indique-t-elle pas, par cette conduite, que sous le même voile,

elle a marqué celui de notre fin, & que nous ne pouvons innocemment, le précipiter ? mais sans vouloir pénétrer les décrets de l'Eternel, ou les intentions de la nature, pour apprendre nos devoirs ; nous les trouvons, à cet égard, dans notre cœur. Quel est l'ingrat, ou l'insensé, qui peut dire n'avoir tiré aucun secours de la société ? Tenons-nous de nos propres soins, notre existence & sa conservation ? Nos besoins nous lient à nos semblables, activement & passivement. La reconnoissance captive les animaux, n'aurions-

nous pas honte de nous y dérober ? Quel eſt l'homme aſſez mépriſable, pour être inutile au monde ? Que penſerois-je de celui, qui plein de lui-même, ferme ſon cœur à l'amour de ſa patrie, à la tendreſſe de ſa famille, à l'attachement de ſes amis, aux beſoins des foibles & des infortunés, pour ne l'ouvrir qu'au déſeſpoir, dont ſouvent la cauſe eſt ridicule ?

Quel que ſoit l'événement, qui accable, juſqu'à inſpirer le dégoût de la vie, pourquoi ne pas donner à ſa raiſon, l'empire que le tems acquiert ſur

les plus grandes douleurs ? Il n'en est point qu'il n'absorbe; c'est une duperie de vouloir périr, avant qu'il opere.

Je connois une femme, que différens malheurs avoient déterminée à s'empoisonner, quand sa portion de constance seroit épuisée; & pour n'en pas manquer le moment, elle portoit toujours, avec elle, une dose d'opium suffisante. Le hazard la conduisit au spectacle. Une actrice fameuse alors, la transporta tellement d'admiration & de plaisir, que redoutant un triste retour sur elle-même: Vas, dit-elle, en

jettant son poison par la fenêtre, si je t'avois pris hier, je n'aurois pas entendu aujourd'hui Mlle * * *. Je ne veux plus que tu m'exposes, à perdre des choses agréables, que je ne prévois pas, & qui m'arriveront peut-être. Voilà ce que j'appelle du bon sens. Qui peut répondre, que le jour choisi pour mourir, n'est pas la veille de celui, où l'on seroit content de son sort?

Je finis par une réflexion, que je trouve dans une comédie françoise, & dont votre Anglois ne fut pas capable. On n'est pas tout-à-fait

malheureux, lorſqu'il reſte du bien à faire.

De Stokolm le 10 Janvier 1748.

LETTRE XLVII.

OSMAN A ZAMAR.

A Conſtantinople.

JE ne crois pas, mon cher Zamar, qu'il ſoit néceſſaire de parcourir les quatre parties du monde, pour prendre une idée du génie, de chaque peuple qui les habite : il ne faut que s'arrêter en France.

C'eſt

C'est une nation, qui les réunit tous, & n'a de caractere particulier, que sa singularité générale. Paris sur-tout, est le centre des contrastes & de la diversité. Il rassemble, l'athée & le dévot, le républiquain & l'esclave, le riche & l'indigent, l'esprit fort & le fanatique, le grand seigneur & l'artisan, le philosophe & le petit maître, le politique & le poëte. On y choisit, à son gré, la solitude, ou la dissipation, l'étude, ou l'ignorance, la sagesse, ou le libertinage; tout cela s'y mêle, s'y tient, s'y confond, & tu imagines,

ſans peine, la multitude d'évé-nemens bizarres & journa-liers, qui naiſſent parmi de pareils citoyens. Les vertus, les vices, les ridicules, la ſu-blimité d'eſprit, la ſottiſe, l'o-pulence, la médiocrité, l'a-dreſſe, & juſqu'à l'indigence, y repréſentent ſous mille for-mes différentes.

Je m'y ſuis lié avec un hom-me, qui m'a été fort utile, pour m'apprendre les uſages, les modes & les nouvelles, qui s'y ſuccédent rapidement. Cet homme, que je rencontrois par-tout, me paroiſſoit n'avoir d'autre emploi, que celui de

plaire, & d'autre penchant, que celui de s'amuſer. Il a de l'eſprit, & ce qu'on appelle ici, le ton de la bonne compagnie : c'eſt-à-dire, qu'il a cent façons de ſe préſenter & de s'énoncer; car la bonne compagnie d'un quartier, n'a point le ton de la bonne compagnie d'un autre, & il veut être reçu par-tout. Devinerois-tu, que c'eſt une ſorte de philoſophie, qui promene cet homme, à la cour, aux ſpectacles, aux caffés, aux académies, & dans toutes les maiſons ouvertes?

Nous allâmes à la campagne

ensemble, l'autre jour ; pendant la route, nous dissertâmes sur la fécondité de la nature, & la variété de ses productions. La conversation tomba insensiblement, sur la différence des caracteres, des opinions & des sentimens. Je lui contai l'histoire de mon Anglois, dont j'étois encore émû. Monsieur, me dit-il, je suis fâché de ne l'avoir pas connu : peut-être, mon exemple l'auroit-il encouragé, à supporter son existence. Il s'en faut bien, que je tienne à la vie, par des liens aussi agréables, que ceux qu'il a rompus. Je ne hazarde-

rois peut-être pas, avec un de mes compatriotes, l'aveu que je vais vous faire ; mais vous m'avez paru d'un commerce sûr, & je vois que vous faites usage, de tout ce qui vous frappe, au profit de votre esprit & de votre cœur. Mon sort & la façon, dont je le remplis, ne méritent sans doute pas moins de vous intéresser ; & de vous surprendre.

Mon pere fut condamné à perdre la tête sur un échafaut, pour s'être battu en duel. Il se déroba à son arrêt, en passant en Angleterre. Il y fut reçu, avec la distinction dûe à son

mérite & à son nom, qui ne parurent pas flétris, dans un pays, où les loix & les préjugés ne sont point en contradiction. Ses parens avoient obtenu la confiscation de son bien, & lui en faisoient toucher fidélement le revenu. Il épousa une Angloise aimable, qui n'eut pour dot, qu'une naissance illustre, & ses graces personnelles. Je fus le fruit de cette union, & je coûtai la vie à ma mere, dans l'instant que je vis le jour. Mon pere lui survécut quinze ans, pendant lesquels mon éducation fit ses soins les plus chers : je le per-

dis, & vins en France, dans les bras de sa famille, réclamer les droits du sang & sa succession. Mes injustes collatéraux refuserent de s'en dessaisir, en ma faveur. Je portai la question à tous les tribunaux, où je fus déclaré inhabile à succéder; parce que mon pere, étant mort civilement dans sa patrie, n'avoit pû contracter ailleurs, un mariage légitime, ni se donner des héritiers de sa fortune, & de son nom. J'obtins, pour toute ressource, une Lieutenance dans un Régiment nouveau. A la premiere campagne, j'eus

le bras caſſé ; au commencement de la ſeconde, la paix ſe fit, & l'on me réforma.

Un financier ſe prit alors, d'affection pour moi, m'offrit de l'emploi, & finit par me donner ſa fille, à laquelle il aſſura vingt mille livres de rentes. L'année ſuivante, ſon caiſſier lui emporta cent mille écus ; un banquier ſon correſpondant en Savoye, fit banqueroute, & lui laiſſa un vuide de quatre cent *mille francs*. Cette derniere avanture acheva de le ruiner ; il mourut en priſon, où il fut mis comme comptable envers le roi.

De

De toute mon opulence paſſée & future, il ne me reſta que ma femme. Sa vanité ne put ſoutenir l'indigence; & les moyens les plus honteux, furent ceux qu'elle préféra juſqu'à ſa mort, pour s'y ſouſtraire. Elle m'a laiſſé deux enfans, l'un s'eſt déshonoré par les actions les plus lâches, & je viens de le faire partir pour nos colonies, où il ſera retenu toute ſa vie : l'autre eſt imbécille & muet. Ce n'eſt pas tout. J'étois attaché, par la paſſion la plus vive, & l'amitié la plus tendre, à une femme vrai-

ment digne de l'un & de l'autre sentiment. Veuve & riche, son cœur vertueux & sensible, alloit disposer de sa main en ma faveur, lorsqu'elle fut attaquée d'une maladie, dont je la vis périr entre mes bras.

Je crois, qu'un enchaînement continuel de pareils malheurs, devroit me dégoûter de la vie, à plus juste titre que votre Anglois. J'ai senti tous les coups, que le sort m'a portés. La cessation de mon être n'a rien qui m'épouvante, & c'est mon courage même, qui s'obstine, à n'en pas précipiter

le moment. Je ne me ſuis pas tellement renfermé dans mon tourbillon, que jetté dans un autre, je m'y trouve étranger. L'univers m'appartient, comme à tous ſes habitans; je dois jouir du ſpectacle qu'il me donne. La curioſité eſt en moi, une ſorte d'intérêt, qui me lie aux objets qui l'excitent. Le monde eſt ma patrie, j'y ſuis ſpectateur de tout ce qui s'y paſſe; ſi je me donnois la mort, j'interromprois mes obſervations. Je veux voir, s'il eſt poſſible, que je devienne encore plus malheureux, je veux

voir, si les hommes se corrompront encore davantage. Je veux voir enfin, si le crime & l'erreur étendront par-tout leur empire, ou si la vertu & la vérité feront reprendre aux mœurs, une face nouvelle.

Un événement général arrivé : j'ai les yeux ouverts, sur ce qu'il produira. De cet événement, il en renaît mille autres particuliers, qui captivent mon attention. Ce sont des nuages qui s'assemblent. *Le premier* est emporté par les vents, un second lui succéde, sa direction est différente : un troisié-

me paroît, il abſorbe les deux premiers; mais il ſera lui-même abſorbé dans un inſtant. C'eſt encore, ſi vous voulez, une galerie immenſe de tableaux d'hiſtoires ſuivies, & coupées d'épiſodes, que je parcours avec rapidité; la fin de l'une eſt le commencement d'une autre, qui me paroît tout auſſi intéreſſante. Chaque tableau m'arrête, & j'emporterai avec moi, le regret de n'avoir pas tout vû.

Que penſes-tu, mon cher Zamar, de ce nouveau genre de folie philoſophique? Quel-

les différences dans les ſpécu-lations, ſur les mêmes choſes ! Ces différences ſont-elles dans les choſes mêmes, ou dans la maniere, dont les ſpéculateurs les enviſagent ? Il eſt donc un optique, pour les yeux de l'eſ-prit, comme, pour ceux du corps. Cet optique a donc, à-peu-près, les mêmes princi-pes ? Quelle affinité ! D'ail-leurs, quel eſt cet ennemi de notre félicité, qui nous em-pêche aſſidument d'y parve-nir ? Un homme reçoit en naiſſant, tous les avantages, que peuvent faire la nature &

la fortune ; il porte en même tems, dans son caractere, le germe de ses malheurs. Tout lui paroît monotone, l'ennui l'accable, il préfére la mort, & s'y livre. Un autre possede le caractere le plus propre à jouir de la félicité, mais il est persécuté, par les événemens les plus sinistres. Il les combat ; il les soutient, & n'abrége pas de si tristes jours. Celui qui semble fait, pour désirer la vie, y renonce : celui qui devroit y renoncer, y tient ; parce que l'un & l'autre, ne voyent rien, sous le même aspect.

Que conclure de ces deux phénomenes ? Qu'on ne peut ſans doute, être heureux avec des paſſions & des déſirs ſans eſpoir ; mais auſſi, qu'on eſt malheureux, dès que les déſirs & les paſſions ſont anéantis. L'uſage en eſt néceſſaire, l'excès ſeul en eſt dangereux. Les modérer, les exercer avec ordre, ſans les épuiſer tous à la fois, eſt l'unique moyen de n'en être pas le jouet, ou la victime.

Un homme, qui cherche le plaiſir, à tous les inſtans du jour, eſt un prodigue, qui

dissipe ses fonds, sans jouir de ses revenus ; il sera bientôt réduit à la mendicité. La frugalité & l'économie sont ses uniques ressources.

Telles sont mes idées sur le bonheur, & sur la volupté ; mais je n'entreprendrai pas de les définir : je les crois d'opinion, comme toutes les choses de la vie. L'objet de notre culte, n'est jamais que l'ouvrage de notre imagination. C'est le phantôme, qu'elle produit, que nous craignons, ou que nous aimons, & duquel nous faisons dépendre nos biens &

nos maux ; il en eſt à la fois la cauſe, le juge ; & l'inſtrument.

Etrange effet de l'orgueil, de la crainte, & de l'amour de ſoi-même ! Ainſi Pygmalion adore la ſtatue qu'il vient d'achever. Elle eſt la ſource de ſes plaiſirs & de ſes tourmens, les obſtacles irritent ſa paſſion, ſon amour propre les lui diſſimule, pour l'exciter encore : c'eſt le vent qui allume le feu, qu'il n'éteint pas. Son illuſion lui plaît ; mais qu'aime-t-il ? que déſire-t-il ? Le chef-d'œuvre de ſon ciſeau. Que cherche-t-il ? Son propre bon-

heur, & non pas celui de la ſtatue.

Tous les hommes ſont Pygmalion : chacun a taillé la ſienne, plus ou moins parfaite, ſelon la main de l'ouvrier. Tout eſt pour nous le bloc de marbre : ſera-t-il dieu, ou bien cuvette ?

De Paris le 26 de Moharram 1748.

Fin de la Seconde Partie.

